

(Gayelle Nidal Younes

Ecole Secondaire Officielle d'Amchit- classe : SG)

Pour une métaphore

Ce jour-là, j'ai senti un vide dans mon for intérieur ; tout était devenu pénible pour moi, incompréhensible, opaque, comme si une avalanche obscure s'était précipitée sur la maison de notre vie. Je tremblais de peur, de chagrin et de fureur. Le verre éclaté des immeubles me transperçait le cœur et les fumées de toutes ces ruines en flammes assiégeaient les horizons. Je revois sur l'écran de mon téléphone le champignon monstrueux de l'explosion qui a détruit le port de Beyrouth et les alentours.

Nous roulions de Jbeil à Beyrouth, ma mère et moi, pour rendre visite à ma grand-mère et célébrer avec elle ses 75 ans ainsi que la publication de son cinquième recueil de poésie. Il faisait très chaud. Avant d'arriver sur la place de Sassine à l'Achrafieh, une secousse semblable à un tremblement de terre de vaste amplitude a fait vaciller notre voiture. Nous avons garé la voiture loin de l'immeuble où résidait ma grand-mère. Ma mère paniquait me disant : «Ya rab ! ayez pitié de nous est-ce un autre camion piégé dont la force est pareille à celle qui a anéanti Rafic el Hariri et son convoi

- Mum je ne sais pas ... je n'étais pas encore née !

Je sentais la mort dans l'air, une mort qui nous fixait à chaque pas, au fur et à mesure que nous approchions difficilement du quartier. Quand j'ai vu l'état de l'immeuble et les secouristes de la croix rouge qui surgissaient de toutes parts, mon cœur s'est mis à battre comme jamais. Je me suis approchée, effondrée, de l'ambulance. J'entendais ma grand -mère, les yeux fermés et semblant sombrer dans une douleur insupportable, dire en râlant : « Véra! Véra! il faut la secourir! » Véra était sa voisine de palier. C'étaient ses derniers mots, hélas!

Salma, grand-mère, « téta » même après ton enterrement, je n'en crois ni mes yeux ni mes oreilles : est-ce ainsi que tout finit ? Je ne peux résister au désir de revenir dans le quartier. Je monte l'escalier. L'explosion a mis tout le salon en désordre : la bibliothèque que tu aimais tant a été renversée par l'explosion. Tu voulais me la léguer après ta mort, encore plus quand tu m'as vue réussir dans une compétition

scolaire où je devais lire 50 livres, analyser leurs thèmes et les résumer. Ce jour-là tu étais au comble du bonheur, tu m'avais dit : « Aucune nouvelle ne pouvait m'apporter autant d'espoir et d'extase que cette réussite ». Puis tu avais ajouté : « tu sais ma chouchoute, Dostoïevski a dit que l'art sauvera le monde. Crois-moi la culture nous sauvera, elle nous a toujours sauvés. Le développement culturel peut devenir un formidable outil pour le Liban, il peut réduire toutes ses fractures et elles sont nombreuses ! mais écoute, tout aussi importante que le développement culturel est la lutte des femmes pour revendiquer leur place dans tous les domaines, quand les femmes décideront de prendre leur destin en main. Tu sais, ce sont les femmes qui sont l'espoir de ce pays. « Visage de ma mère, visage de ma nation », comme disait Gibran ... Ah combien tu aimais la littérature ! surtout les romans de Tolstoï, de Hugo et les écrits de Gibran dont tu admirais le texte : « Vous avez votre Liban et j'ai le mien ».

J'entre dans ta chambre à coucher : tout est relativement en bon état. Ici sur le même lit, je m'endormais dans tes bras pendant que tu me lisais un conte. Mais maintenant c'est le silence total. J'ouvre le tiroir de ta table de nuit. Je lis une lettre que tu as laissée, puis une prière que vous avez écrite en 1976 pour que le Liban devienne meilleur, plus sûr... Les fracas de la guerre dont vous aviez peur dans ta prière résonnent à mes oreilles et viennent s'ajouter à l'explosion tragique du 4 août. Je pense aux centaines de familles qui ont perdu des êtres chers, leur gagne-pain, leur domicile... je pense aux victimes projetées par les fenêtres ou enfouies sous les ruines de l'explosion. Au fond du tiroir, je trouve une photo : un soleil scintillant illumine le ciel derrière les visages et les rend plus doux. Il paraît que le Liban a connu des temps plus heureux, ...

J'ouvre un petit cahier dont la couverture est de couleur bleu gitane, ta couleur préférée. D'ailleurs tu aimais toutes les nuances du bleu : bleu-ciel, bleu – azur, bleu émeraude, bleu antique, ... sur la première page : une citation poétique d'Andrée Chéhid : « Sur nos terres où s'acharnent les chagrins et la haine, ce n'est pas le temps qui opprime... mais le glaive à chaque carrefour séparant en son obscure raideur ceux qui vivent unis ». Tu étais toujours choquée par la violence qui régissait ce monde et surtout notre pays qui a enduré une guerre « civile particulièrement meurtrière. Un texte attire mon attention : « Comment se débarrasser de ce sentiment d'être en permanence au bord d'une guerre civile ? comment éviter tous ces excès, toutes ces frictions, pour que tous les gens de ce pays s'acceptent, pour qu'aucune guerre ne reprenne ? Comment éviter que la tragédie ne s'abatte de nouveau sur mon pays ? Nous en avons marre de toutes ces violences. Puissions-nous transformer ce

désordre et cette complexité en ordre et harmonie à l'image de la beauté de notre pays qui est une grâce et une consolation. Je rêve d'une Beyrouth urbanisée, rebâtie avec goût, avec les mains qui l'aiment et la vénèrent, avec les cœurs où coule le sang de la tendresse, de la chaleur humaine et de la vitalité. Mais où trouver des hommes de pouvoir désintéressés, qui ne voudraient que l'intérêt de leur pays? mon Liban célébré dans tous les textes sacrés est tout ce que j'aime et restera immortel à l'image de son arbre emblématique : le cèdre. Depuis la nuit des temps ce pays est un rêve! Que les forces obscures s'éloignent de lui, lui qui n'aime que la lumière des soleils et la musique inégalable de son multilinguisme. Ecartons de son azur magique tout ce qui est noir. Laissons mon tout petit pays martyrisé par la guerre et par les conflits régionaux. Laissons-le en paix. Laissons-le à son destin. Son destin de fraternité, de tolérance, de réconciliation profonde entre terre et ciel, de richesses de toutes ces communautés minoritaires, de beauté faite de différences, de paradoxes qui créeront une démocratie particulière. Je rêve que mon Liban redevienne le principal créateur de livres dans tout le monde arabe. Je rêve que Beyrouth redevienne la ville de tous les dialogues, que le vent de la liberté se lève sur elle de nouveau, mais aussi qu'elle redevienne la ville de la vitalité colorée, de l'aisance, du bien-être et de la joie de vivre. Cela me chagrine de revoir les anciens albums. Toute cette joie de vivre que je détecte sur le visage me manque. Ça m'attriste d'entendre les chansons de Feyrouz que j'adore. Elles me disent combien nous nous sommes éloignés de cet amour pour notre pays, cette montagne de nuages bleus. Tout mon désir est de retrouver l'âme de Beyrouth, de créer à partir d'hier un avenir rayonnant et plus sûr, plus ancré dans le destin du Liban que j'imagine comme le disait un grand visionnaire de l'église: plus grand qu'un pays, une mission. C'est notre mission de continuer de cultiver ce jardin, ce paradis, le rendre plus abondant, plus agréable. Il faut croire au Liban. N'ayez pas peur, croyez seulement, et le Liban sera sauvé. «Heureux celui qui possède un enclos à chèvres au Liban.» Quand je disais ce dicton devant mes petits-enfants, leur visage affichait l'incompréhension. Ils ripostaient disant qu'ils vont partir faire leur vie ailleurs. Plusieurs universités en France ont accepté mon dossier. Mais c'était une tentation passagère. Moi j'ai pris ma décision finale : je ne préparerai jamais la valise de l'exil. Malgré tout je continuerai à croire à ce pays, aux lendemains qui chantent ».

Téta, Je me rappelle qu'il y avait toujours de la musique qui résonnait dans la maison. Tu ne pouvais pas vivre sans musique Tu m'as fait écouter un répertoire que je considère comme un trésor. Nous avons écouté ensemble les pièces de Feyrouz et inlassablement : « Les jours de Fakhreddine » et « Hala et le Roi ». Quand il n'y

avait pas de la musique, tu chantais toi-même. Parfois tu répétais la chanson de Feyrouz avec ta belle voix :

أنا بدي عمّر وطني مثل ما بدي
أنا بدي وطني يكون مثل السيف المسنون

(Je veux construire mon pays comme je veux

Je veux qu'il soit aussi tranchant qu'une épée.)

- Mais grand-mère toi tu n'aimes pas la violence !
- C'est une métaphore ma chouchoute, rien qu'une métaphore.
- Mais c'est une comparaison !
- Enlève l'outil de comparaison et tu auras une belle métaphore. Tu sais, moi je donnerais ma vie pour une belle métaphore.

Téta, j'ai mal au cœur pour ce Liban, et je t'aime pour tous ces souvenirs que j'ai vécus avec toi, pour ce passé devenu maintenant une complétude, pour ce présent que nous avons bâti et pour cet avenir qui se construira en pleine lumière loin des fractures accablantes. Téta je t'aime pour la métaphore tragique pour laquelle tu as donné ta vie et qui sera la noble cause que je défendrai jusqu'au bout avec mon sang, mes larmes retenues, mes dents, ma voix unie aux autres et de cette union naîtra la justice. Téta, je te partage toute cette clarté posthume : dans ton repos éternel quoique vivant sois-en sûre : les lendemains qui chantent, le Liban de mes et de nos rêves sera à ton image, à l'image des femmes qui te ressemblent.